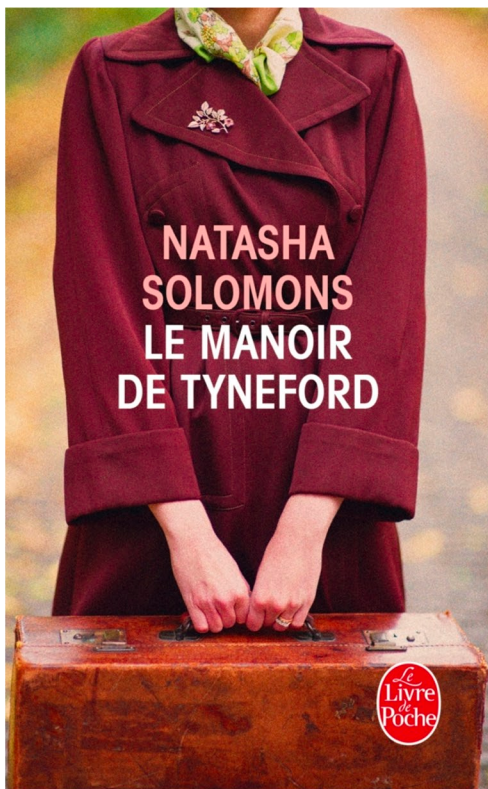


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Le Manoir de Tyneford

Natasha Solomons



Le Livre de Poche remercie les éditions Calmann-Lévy qui ont autorisé la publication de cet extrait.

NATASHA SOLOMONS

Le Manoir de Tyneford

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LISA ROSENBAUM

CALMANN-LÉVY

*Considérations d'ordre général
sur les quadrupèdes*

Quand je ferme les yeux, je vois Tyneford House. Allongée sur mon lit dans le noir, je vois sa façade en pierre calcaire baignant dans la lumière dorée d'une fin d'après-midi. Le soleil se réfléchit dans les fenêtres supérieures, l'air est chargé d'une senteur de magnolia et de sel. Du lierre s'accroche à la voûte du porche, une pie béquette le lichen d'une tuile. De la fumée s'échappe d'une des grandes cheminées. On n'a pas encore abattu les tilleuls de l'allée. Leur feuillage printanier verdoie et projette des dessins mouchetés sur le gravier. Les mauvaises herbes n'infestent pas encore les plates-bandes de lavande et de thym. Tondue et passée au rouleau, la pelouse déploie ses bandes de velours vert. Nul impact de balle ne crible le vieux mur du jardin. Les fenêtres du salon sont ouvertes, leurs vitres intactes, avant les tirs d'obus. Je vois le manoir tel qu'il était alors, ce premier jour.

Personne aux alentours. J'entends tinter les verres qu'on dispose pour l'apéritif. Un vase de camélias

blancs trône sur la table de la terrasse. Dans la baie, les bateaux de pêche dansent sur les flots, leurs filets largement étendus. L'eau clapote contre leur coque. Nous n'avons pas encore été exilés. Les cottages ne sont pas réduits à des tas de pierres sur la plage, les noisetiers et les prunelliers ne percent pas le dallage des maisons du village. Nous n'avons pas livré Tyneford aux fusils, aux tanks, aux oiseaux et aux fantômes.

Je constate que ma mémoire me trahit de plus en plus. Sans conséquences sérieuses, jusqu'à présent. J'ai parlé à quelqu'un au téléphone et, aussitôt après avoir raccroché, je me suis rendu compte que j'avais oublié qui c'était et ce que nous nous étions dit. Cela me reviendra sans doute tout à l'heure, quand je prendrai mon bain. J'ai oublié d'autres choses aussi. Je ne connais plus par cœur le nom des oiseaux et j'avoue être incapable de préciser à quel endroit j'ai planté mes bulbes de jonquilles pour la floraison de printemps. Cependant, alors que les années effacent tout le reste, Tyneford demeure dans mon esprit – souvenir pareil à un galet poli. Tyneford. Tyneford. Comme si, en répétant ce nom, je pouvais y retourner. En ce temps-là, les étés étaient longs, bleus et chauds. Je me souviens de tout, du moins je le crois. J'ai l'impression que cette époque n'est pas si éloignée. J'ai si souvent repassé ces épisodes dans ma tête que l'accent de ma voix s'y fait partout entendre. Maintenant, par écrit, ils paraissent figés, définitifs. Sur la page, nous ressuscitons, jeunes et insoucians, l'avenir encore devant nous.

Lorsque je reçus la lettre qui m'amena à Tyneford, je ne savais rien de l'Angleterre sinon que ce pays me

déplairait. Ce matin-là, j'occupais mon perchoir habituel, près de l'évier de la cuisine. Les bras plongés dans la farine, un de ses sourcils blanc comme neige, Hildegard s'affairait. Quand j'éclatai de rire, elle me frappa avec son torchon, faisant tomber à terre la tartine que je tenais à la main.

« *Gut*. Un peu moins de pain et de beurre ne te fera pas de mal. »

Je lui adressai une grimace et expédiai quelques miettes sur le linoléum. J'aurais voulu ressembler davantage à ma mère, Anna. Les soucis l'avaient encore amaigrie. Sur sa peau claire, ses yeux paraissaient immenses. Elle s'apparentait de plus en plus aux héroïnes d'opéra qu'elle interprétait. Avant d'épouser mon père, elle était déjà célèbre – beauté aux yeux noirs dont la voix évoquait les cerises et le chocolat. C'était une grande artiste. Lorsqu'elle ouvrait la bouche pour chanter, le temps suspendait son vol. Baignant dans un son très pur, l'auditoire se demandait si ce qu'il entendait était réel ou le fruit de son imagination. Dès le début de nos ennuis, des lettres de chefs d'orchestre et de ténors affluèrent de Paris et de Venise. Il y en eut même une d'un contre-bassiste. Elles étaient identiques. « Très chère Anna, quittez Vienne pour Paris, Londres, New York. Je m'occuperai de vous... » Bien entendu, il n'était pas question pour elle de partir sans mon père. Ou sans moi. Ou sans Margot. Moi, je n'aurais pas hésité une seconde. J'aurais emballé mes robes du soir (si j'en avais eu) et me serais enfuie pour aller sabler le champagne sur les Champs-Élysées. Mais personne ne m'écrivait, à moi. Pas même un second violon. Je m'empiffrais donc de petits pains beurrés et

Hildegard cousait des bouts d'élastique dans les ceintures de mes jupes.

« Allez, viens. Descends de là. » La cuisinière me chassa du plan de travail et me guida vers le milieu de la pièce où un gros livre saupoudré de farine attendait sur la table. « Tu dois t'entraîner. Qu'est-ce qu'on prépare ? »

Anna avait acheté cet ouvrage chez un bouquiniste et, toute fière de sa trouvaille, me l'avait offert : *La Bonne Ménagère*, d'une certaine Mrs. Beeton. Gros et lourd, il était censé m'apprendre la cuisine, le nettoyage et le savoir-vivre en prévision de mon peu prestigieux destin.

Mâchonnant ma tresse, je fis tomber le volume qui s'ouvrit à l'index. « Considérations d'ordre général sur les quadrupèdes... Potage à la fausse tortue... Tourte aux anguilles ». Je frissonnai. « Regarde, dis-je en pointant du doigt une recette au milieu de la page. *Oie rôtie*. Je devrais savoir la faire. J'ai prétendu la connaître. »

Un mois plus tôt, Anna m'avait accompagnée à la poste d'où je devais télégraphier une « annonce de réfugiée » au *Times* de Londres. Je m'y étais rendue à contrecœur en donnant des coups de pied dans les tas de fleurs mouillées qui jonchaient le sol.

« Je ne veux pas aller en Angleterre. J'irai aux États-Unis avec toi et papa. »

Mes parents espéraient s'enfuir à New York où le Metropolitan Opera leur procurerait un visa si Anna acceptait de s'y produire.

Ma mère pressa le pas. « Tu viendras, ma chérie, mais, pour le moment, il nous est impossible d'obtenir un visa américain pour toi. »

Elle s'arrêta au beau milieu du trottoir et prit mon visage entre ses mains. « Je te promets qu'avant même d'aller jeter un coup d'œil aux chaussures chez Bergdorf Goodman, je consulterai un avocat au sujet des démarches à entreprendre pour que tu nous rejoignes.

— Avant même d'aller voir les chaussures chez Bergdorf ?

— Je te le jure. »

Anna avait de tout petits pieds et un goût immodéré pour les chaussures. Si la musique était sa première passion, les chaussures venaient en second. Son armoire contenait d'innombrables rangées de souliers à talons hauts. Il y en avait des roses, des gris, en vernis, en veau et en daim. Maintenant elle se moquait d'elle dans l'espoir de m'amadouer.

« Laisse-moi au moins relire ton annonce », supplia-t-elle. Avant de rencontrer mon père, elle avait chanté toute une saison à Covent Garden et son anglais était presque parfait.

« Non. » Je lui arrachai mon papier. « Si mon anglais est si mauvais que ça, le seul boulot que je trouverai sera dans une maison close. Je n'aurai alors qu'à m'en prendre à moi-même. »

Anna réprima un rire. « Es-tu bien sûre de savoir ce qu'est une maison close, ma chérie ? »

Bien entendu, je n'en avais aucune idée, mais pas question de le lui avouer. J'imaginais des réfugiées comme moi s'évanouissant tour à tour sur des canapés trop rembourrés. Vexée par ses taquineries, je fis attendre Anna dehors et envoyai le télégramme suivant :

JUIVE AUTRICHIENNE, 19 ans, cherche place de servante domestique. Parle anglais courante. Je rôtiрай votre oie¹. Elise Landau. Vienne 4, Dorotheegasse 30/5.

Hildegard me lança un regard sévère. « Elise Rosa Landau, il se trouve que je n'ai pas d'oie dans mon garde-manger. Fais-moi donc le plaisir de changer de recette. »

Rien que pour l'ennuyer, j'allais choisir une croustade de perroquet lorsque Anna et Julian entrèrent dans la cuisine. Mon père tenait une lettre. Il était grand – un mètre quatre-vingt-trois en chaussettes – et pourvu d'une crinière noire qui grisonnait légèrement aux tempes. Ses yeux étaient aussi bleus que la mer en été. L'exemple de mes parents prouvait que les gens beaux ne produisent pas nécessairement de beaux enfants. Ma mère était une blonde d'une ravissante délicatesse et mon père portait toujours des lunettes à monture d'acier pour atténuer l'éclat de ses yeux trop azurés (je les ai essayées un jour que Julian prenait son bain et découvert que leurs lentilles n'étaient guère plus correctrices que du verre ordinaire). Pourtant ce couple m'avait engendré. Pendant des années, mes grands-tantes avaient roucoulé : « *Ach !* attendez seulement qu'elle s'épanouisse ! Écoutez-moi bien : à douze ans, elle sera le portrait craché de sa mère. » À cet âge-là, je savais peut-être cracher, mais ne ressemblais en rien à Anna. J'entrai

1. En anglais : *I will cook your goose*. « *Your goose is cooked* » signifie : « vous êtes foutu » ou « les carottes sont cuites ». (Toutes les notes sont de la traductrice.)

dans la puberté et en ressortis. Mes tantes misèrent alors sur mes seize ans, toujours sans résultat. À mon dix-neuvième anniversaire, même Gabrielle, la plus optimiste de mes grands-tantes, avait abandonné tout espoir. « Elle a du charme. Et du caractère. » Tel fut le commentaire le plus positif qu'elles parvinrent à trouver. Ce caractère était-il bon ou mauvais ? Ça, elles ne le dirent jamais.

Cachée derrière Julian, Anna clignait des yeux et passait sa langue rose sur sa lèvre inférieure. Droite comme un piquet, je concentraï mon attention sur l'enveloppe.

« C'est une lettre d'Angleterre », dit Julian en me la tendant.

Consciente que tout le monde me regardait, je glissai avec une lenteur délibérée un couteau à beurre sous le rabat. J'extirpai une feuille de papier à filigrane couleur crème, la dépliai et la lissai. Je la lus lentement et en silence. Les autres patientèrent un moment, puis Julian lança :

« Bon sang, Elise, qu'est-ce qu'elle dit, cette lettre ? »

Je lui jetai un regard noir. J'en jetais souvent à l'époque. Mon père n'en fit aucun cas. Je lus à haute voix :

Chère Fräulein Landau,

Mr. Rivers m'a chargée de vous écrire pour vous informer qu'une place de femme de chambre est libre à Tyneford House. Il est prêt à signer pour vous les demandes de visa nécessaires à la condition que vous restiez chez nous

douze mois au minimum. Si ce travail vous intéresse, veuillez nous écrire ou nous télégraphier par retour du courrier. À votre arrivée à Londres, rendez-vous à l'Agence Mayfair dans Audley Street, W.1., où l'on organisera la suite de votre voyage.

Bien à vous.

*La gouvernante
Florence Ellsworth, Tyneford House.*

Je baissai les bras.

« Douze mois, c'est beaucoup trop long ! Il faut que je sois à New York bien avant, papa. »

Julian et Anna échangèrent un regard. Ce fut ma mère qui répondit.

« Écoute, mon chou. J'espère que tu seras avec nous dans six mois. Mais, pour le moment, tu dois te rendre en lieu sûr. »

D'un geste affectueux, Julian tira ma natte. « Nous ne pouvons partir pour New York que si nous te savons à l'abri. Dès que nous arriverons au Metropolitan, nous te ferons venir.

— Je suppose que c'est trop tard pour prendre des cours de chant... »

Anna fut la seule à sourire. C'était donc vrai. J'allais les quitter. Jusque-là, cette séparation n'avait rien eu de réel. J'avais rédigé un télégramme, l'avais même envoyé à Londres, mais j'avais considéré tout cela comme un jeu. Je savais que les choses allaient mal pour nous à Vienne. J'avais entendu parler de vieilles dames qu'on traînait hors des magasins par les cheveux et qu'on forçait à nettoyer le trottoir. On avait

obligé Frau Goldschmidt à ramasser des crottes de chien dans le caniveau, puis à frotter le pavé avec son étole en vison. Assise, toute courbée, sur le canapé, sa tasse en porcelaine dans sa main tremblante, elle avait confié son épreuve à Anna. « Ironie du sort, je n'aimais pas cette fourrure. C'était un cadeau de Herman. Je la portais pour lui faire plaisir. Elle me tenait trop chaud et la couleur aurait mieux convenu à sa mère qu'à moi. Mon mari ne comprendra jamais... Malgré tout, c'était dommage d'abîmer ainsi cette fourrure... » La perte du vêtement semblait l'affecter davantage que l'humiliation subie. Avant son départ, je vis Anna glisser subrepticement dans son cabas une écharpe en poils de lièvre de l'Arctique.

Les signes des temps difficiles que nous traversions se manifestaient dans tout l'appartement. Des éraflures gâtaient le parquet du grand salon à l'endroit où s'était trouvé le piano à queue d'Anna – un cadeau d'un des chefs d'orchestre de la Scala. Il valait près de trois cents marks. Il était arrivé chez nous par un jour de printemps, avant la naissance de Margot ou la mienne, mais nous savions tous que Julian n'appréciait guère de voir ce gage d'amour d'un ancien amant encombrer notre foyer. On avait été obligé de hisser l'instrument avec une poulie et de le faire entrer par une fenêtre de la salle à manger dont on avait ôté les vitres. Margot et moi aurions tellement aimé assister à ce spectacle ! De temps à autre, lors d'une des rares disputes de mes parents, Julian marmonnait : « Tu ne pourrais pas avoir une boîte de lettres d'amour ou un album de photos comme toutes les autres femmes ? Pourquoi te faut-il un fichu piano de concert ? J'en ai assez de me cogner

le pied contre la passion de mon rival. » Si compréhensive dans presque tous les domaines, Anna se montrait inflexible dans celui de la musique. « À moins que tu ne veuilles dépenser trois cents marks et démolir à nouveau la salle à manger, ce piano restera ici. » Et il y resta jusqu'au jour où, à mon retour d'une course qu'Anna m'avait envoyée faire sous un prétexte quelconque, je constatai sa disparition. De longues rayures creusaient le parquet et, venant d'un appartement voisin, j'entendis le bruit discordant d'un pianiste débutant et peu talentueux apprenant à jouer. Anna avait vendu son précieux instrument pour une bouchée de pain à une femme qui habitait sur le même palier que nous. Tous les soirs à six heures, nous avions droit aux gammes maladroites qu'elle imposait à son fils boutonneux. J'imaginai que le piano ainsi maltraité aurait voulu entonner une complainte. Condamné à exprimer la laideur, il devait regretter le toucher sensible d'Anna. Autrefois, son timbre riche et sombre se mariait à la voix d'Anna comme le café au lait. Le piano désormais absent, ma mère trouvait tous les soirs une excuse pour quitter l'appartement vers six heures – elle avait oublié d'acheter des pommes de terre (pourtant il y en avait plein dans le garde-manger), elle avait une lettre à poster, elle avait promis à Frau Finkelstein de venir soigner ses cors.

Malgré la disparition du piano, les fourrures abîmées, les tableaux manquants au mur, l'expulsion de Margot du conservatoire pour raison raciale et le départ successif de nos jeunes bonnes, ne nous laissant que la vieille Hildegard, jamais je n'aurais pensé quitter Vienne. J'adorais cette ville. Elle faisait partie

de ma famille au même titre qu'Anna ou mes grandstantes Greta, Gerda et Gabrielle. Certes, il se produisait sans cesse d'étranges événements, mais durant les dix-neuf ans de ma vie il ne m'était jamais rien arrivé de grave. D'un naturel optimiste, j'avais cru que tout irait bien. Ce jour-là, quand je levai les yeux vers Julian dans la cuisine et perçus son demi-sourire mélancolique, je compris mon erreur : tout n'irait pas pour le mieux. Je devais quitter l'Autriche, Anna, l'appartement de la Dorotheegasse, ses hautes fenêtres à guillotine avec vue sur les peupliers que le soleil levant enveloppait d'une lumière rose, le garçon livreur de l'épicerie qui passait tous les jeudis en criant : « *Eis ! Eis !* » Je devais quitter les rideaux damassés de ma chambre à coucher que je ne fermais jamais afin d'entrevoir la lueur jaune des réverbères et celle des phares du tramway, en bas. Adieu les tulipes rouges du parc en avril, les robes blanches tourbillonnantes du bal de l'Opéra, les mains gantées qui applaudissaient le chant d'Anna tandis que Julian essuyait des larmes de fierté avec un mouchoir brodé à ses initiales. Adieu les crèmes glacées de minuit sur notre balcon en août, les bains de soleil que Margot et moi prenions dans le parc, allongées sur des transats rayés tout en écoutant les trompettes de la fanfare. Adieu le dîner brûlé de Margot avec Robert qui assurait en riant que cela n'avait pas d'importance, et les pommes et le fromage grillé que nous avons finalement mangés. Adieu le souvenir d'Anna m'enseignant à enfiler des bas de soie avec des gants de chevreau. Et puis, et puis...

« Assieds-toi et bois un peu d'eau. »

D'un geste autoritaire, Anna plaça un verre devant moi tandis que Julian glissait une chaise sous mes fesses. Même Hildegard avait l'air secouée.

« Tu dois y aller, insista Anna.

— Je sais », répondis-je, me rendant compte que mon enfance exubérante et prolongée touchait à sa fin. Je gravai chaque détail de cette scène dans ma mémoire : la petite ride qui apparaissait au milieu du front de ma mère quand elle était soucieuse, la soie grise de son chemisier. Julian, debout à côté de sa femme, une main posée sur son épaule. Les carreaux en faïence bleue derrière l'évier. Hildegard tordant son torchon.

Cette Elise-là, la jeune fille que j'étais alors, déclarerait que je suis vieille, mais à tort. Je suis encore elle. Je me tiens encore dans cette cuisine. La lettre à la main, je regarde les autres. J'attends et je sais que tout doit changer.